

Lise GAUVIN, Gaston MIRON, *Ecrivains contemporains du Québec depuis 1950*  
[éd. Seghers, Paris, 1989]

## I.

**Michèle LALONDE.** Poète et dramaturge, auteure d'essais, de textes radiophoniques et de scénarios de films, Michèle Lalonde est née en 1937 à Montréal. Elle obtient une licence en philosophie de l'Université de Montréal (1959) et poursuit, dans cette discipline, des études aux Etats-Unis et en Angleterre. Depuis le début des années 1960, elle participe aux débats qui agitent la société québécoise par ses écrits sur la langue et la question nationale. Elle devient une figure importante de la vie poétique et culturelle par le récital des poèmes, le poème affiche, le récitatif accompagné. Présente dans les tournées des Poèmes et chants de la résistance et des Sept paroles du Québec, elle fait également partie du comité de rédaction des revues *Liberté* et *Maintenant*, et enseigne durant quelques années à l'école nationale de théâtre. En 1982, elle est élue présidente de la Fédération internationale des écrivains de langue française (FIDELF) et, en 1984, présidente de l'Union des écrivains québécois.

Les deux premiers recueils de Michèle Lalonde, publiés avant 1960, ne font pas encore entendre la voix de revendication qui sera la sienne. L'espace à conquérir est celui d'un exil intérieur et d'une solitude qu'éprouve la conscience. Dans *Géoles* (1959) commence à poindre un sentiment d'existence collective avec la dialectique du « je » et du « nous ». Quelques thèmes futurs sont déjà esquissés en creux : interdits, corps emprisonné, empêchement d'être, expectative d'une délivrance. En 1967 et 1968 éclatent avec force *Terre des hommes* et *Speak White*. Tout est précisé de cette poésie désormais militante qui ne quitte jamais la langue poétique. Qu'elle oppose la solidarité des peuples à tout impérialisme, qu'elle charge toute domination ou qu'elle incite à une libération commune, c'est toujours à partir d'une générosité, d'une compassion et d'une dynamique de l'amour. Comme dans les oeuvres qui vont suivre, empruntant souvent aux formes dramatiques, à celles de la complainte et du manifeste, l'écriture joue de leitmotiv, de l'apostrophe, des parlers vernaculaire et savant, de séquences « en l'autre langue », et elle atteint un lyrisme aux images percutantes, vibrant d'une émotion qui tient autant du détail vécu que de la vision de l'ensemble. L'oeuvre de Michèle Lalonde, dans ses genres divers, est habitée par un sens aigu de l'Histoire. Elle dénonce l'aliénation et l'exploitation du peuple québécois en situation de colonialisme, milite pour sa souveraineté, affirme son droit fondamental à l'expression française en terre d'Amérique, de même que l'universalité de sa culture.

### SPEAK WHITE

(*Speak White*, éd. de l'Hexagone, 1969 et 1974)

Speak white

il est si beau de vous entendre

parler de Paradise Lost

ou du profit gracieux et anonyme qui tremble dans les sonnets de Shakespeare

nous sommes un peuple inculte et bègue  
mais ne sommes pas sourds et génie d'une langue  
parlez avec l'accent de Milton et Byron et Shelley et Keats  
speak white  
et pardonnez-nous de n'avoir pour réponse  
que les chants rauques de nos encêtres  
et le chagrin de Nelligan

speak white  
parlez de choses et d'autres  
parlez-nous de la Grande Charte  
ou du monument à Lincoln  
du charme gris de la Tamise  
de l'eau rose du Potomac  
parlez-nous de vos traditions  
nous sommes un peuple peu brillant  
mais fort capable d'apprécier  
tout l'importance des crumpets  
ou du Boston tea Party  
mais quand vous really speak white  
quand vous get down to brass tacks  
pour parler du gracious living  
et parler du standard de vie  
et de la Grande Société  
un peu plus fort alors speak white  
haussez vos voix de contremaîtres  
nous sommes un peu durs d'oreille  
nous vivons trop près de machines  
et n'entendons que notre souffle au-dessus des outils

speak white and loud  
qu'on vous entende  
de Saint-Henri à Saint-Domingue  
oui quelle admirable langue  
pour embaucher  
donner des ordres

fixer l'heure de la mort à l'ouvrage  
et de la pause qui rafraîchit  
et ravigote le dollar

Speak white  
tell us that God is a great big shot  
and that we're paid to trust him  
speak white parlez-nous production profits et pourcentages  
speak white  
c'est une langue riche  
pour acheter  
mais pour se vendre mais pour se vendre à perte d'âme  
mais pour se vendre

ah !  
speak white  
big deal  
mais pour vous dire  
l'éternité d'un jour de grève  
pour raconter  
une vie de peuple-concierge  
mais pour rentrer chez nous le soir  
à l'heure où le soleil s'en vient crever au-dessus des ruelles  
mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui  
chaque jour de nos vies à l'est de nos empires

rien ne vaut une langue à jurons  
notre parlure pas très propre  
tachée de cambouis et d'huile

speak white  
soyez g l'aise dans vos mots  
nous sommes un peuple rancunier  
mais ne reprochons g personne  
d'avoir le monopole  
de la correction de langage

dans la langue douce de Shakespeare

avec l'eccent de Longfellow  
parlez un français pur et atrocement blanc  
comme au Viêt-Nam au Congo  
parlez un allemand impeccable  
une étoile jaune entre les dents  
parlez russe parlez rappel à l'ordre parlez répression  
speak white  
c'est une langue universelle  
nous sommes nés pour la comprendre  
avec ses mots lacrymogènes  
avec ses mots matraques  
speak white  
tell us again about Freedom and Democracy  
nous savons que liberté est un mot noir  
comme la misère est nègre  
et comme le sang se mêle à la poussière des rues d'Alger ou de Little Rock

speak white  
de Westminster à Washington relayez-vous  
speaak white comme à Wall Street  
white comme à Watts  
be civilized  
et comprenez notre parler de circonstances  
quand vous nous demandez poliment  
how do you do  
et nous entendez vous répondre  
we're doing all right  
we're doing fine  
we  
are not alone

nous savons  
que nous ne sommes pas seuls

*DE L'ORIGINE DE LA LANGUE QUEBECOYSE*

[*Défense et illustration de la langue québécoise*, éd. Seghers/Laffont, 1979]

Pimbina, savane, cageux, banc de neige, bougrine, raquette, brunante, portage, couraille, échouerie, loup-marin, craquias, glissette, feu-follet, mascou, siffleux, pourillon, groudrelle, porte-habits, peinturer, sourlinguer, poussailler, affiler, gosser, bardotter, bardasser ... Quoique nulle part en Larousse je ne trouve ce très commode vocabulaire, il ne me semble pas appartenir à la langue chinoise, ny pousser comme le champignon sur des racines slaves, ny s'inspirer beaucoup des suffixes, préfixes et terminaisons saxonnes. Nonobstant doncques sont originalité spécifiquement québécoise & nord-américaine, je le tiens pour très purement français. Par Langue Québécoise en somme, je n'entends pas autre chose que la Langue Françoyse elle-mesme, telle qu'elle s'est tout naturellement déterminée en Nouveau-Monde, à cent lieux de la Mère-patrie mais sans horrible complexe d'Oedipe, empruntant au besoin tantôt un mot indien, tantôt un terme anglais mais non pas cent cinquante mille ....

## II.

**PAUL-MARIE LAPOINTE.** Poète né en 1929 à Saint-Félicien (Lac Saint-Jean), Paul-Marie Lapointe fait des études classiques à Chicoutimi, puis s'inscrit à des cours d'architecture à l'Ecole des beaux-arts de Montréal. D'abord journaliste à L'Événement-Journal à Québec (1950 – 1954), à La Presse, à Montréal (1955 – 1960), il est ensuite directeur de l'information au Nouveau Journal (1960 – 1961) et rédacteur en chef du magazine Maclean (1963 – 1969). Poursuivant sa carrière à Radio-Canada, il devient chef de l'information radiophonique, puis, également à la radio, directeur des programmes, poste qu'il occupe toujours. En même temps que cette activité professionnelle intense, il participe à la fondation de la revue Liberté et, pendant plusieurs années, fait partie de l'équipe des éditions de l'Hexagone. En 1971, il obtient le prix David pour l'ensemble de son oeuvre.

Le projet poétique de Lapointe a pour but une liberté totale de l'être. Ce but, il le poursuit tout au long de son oeuvre, adaptant sa technique, ses thèmes et sa forme au gré de l'évolution d'un Québec constamment perçu dans sa « nord-américanité » singulière, et au gré des circonstances autobiographiques. L'activité de l'écriture aussi bien que l'action littéraire de Lapointe relèvent de ce souci : quel que soit le lieu de son existence, cette poésie se veut g l'écoute de l'homme et du social, et engagée dans une recherche éthique. C'est de manière semblable qu'il faut comprendre la variété des techniques de la création et des formes d'expression dilapidées, dirait-on, par l'auteur : métaphores surréalistes, improvisations rythmiques sur le mode du jazz, lyrisme et, dans les derniers livres, travail de l'intertexte, *cut-ups*, collages ou jeux proches de la pataphysique. Au bout du compte, en effet, le poète reconnaît dans le langage commun, dans le langage socialisé, le lieu même de la domination et du pouvoir qu'il veut abolir. Conformément à la tradition ouverte par les ruptures mallarméenne et surréaliste, la critique de Lapointe trouve dans le langage sa raison poétique et sa modernité. La langue dans son usage social, traversée des voix de la *doxa*, grosse de clichés, de slogans, d'évidences et de lieux communs, entrave la liberté de l'être, castre tous les possibles, altère son rapport avec le réel et l'amour. Toute la démarche poétique de Lapointe le conduit ainsi à radicaliser sa critique du langage, à déjouer résolument le sens des mots. Cette radicalisation culmine,

pour l'heure, dans les deux forts volumes *d'écRiturEs*, où le poète pose le jeu libre des mots comme alternative à la banalisation médiatique des discours contemporains.

*Le Vierge incendié* (1948), du recueil *Réel absolu* [éditions de l'Hexagone, 1971]

des femmes au dos arqué dans les bras des pieuvres vertes      cygnes rongeur le remords d'api  
grignotant des bouches entrouvertes      vieux renard aux cuisses des nuits vaches rongeur de  
sexe crayonné par les enfants terribles      les fils télégraphiques vacillent musicaux sur les  
départs anticipés des pédérastes pour des contrées lumineuses      pourrir intransigeant dans les  
fastes crimes      blanc des yeux aux jours des jupes      contenter seulement un peu  
d'énervement coulé auprès de moi comme un lézard      clou de diamants du coléoptère lourd      je suis  
déposé dans les planètes rudimentaires      délire qui passe une branche sur mon front      des  
bouillons de crevettes fument le rêve d'aller vivre luxurieux dans l'île d'une femme plantureuse  
nous irons croquer des fruits de flamme      deux pieds dans la gueule du volcan

*Arbres* (1960) du recueil *Le Réel absolu*, éditions de l'Hexagone, 1971

j'écris arbre

arbre d'orbe en cône et de sève en lumière

racines de la pluie et du beau temps      terre animée

pins blancs      pins argentés      pins rouges et gris

pins durs à bois lourd      pins à feuilles tordues

potirons et baliveaux

pins résineux      chétifs et des rochers      pins du lord

    pins aux tendres pores      pins roulés dans leur neige

    traversent les années      mâts fiers voiles tendues

    sans remords et sans larmes      équipages armés

pins de calmes armoires et des maisons pauvres

bois de tables et de lits

bois d'avirons de dormants et de poutres      portant le

pain des hommes dans tes paumes carrées

cèdres de l'est      thuyas et balais      cèdres blancs

bras polis      cyprès jaunes      aiguilles couturières

emportées genévriers      cèdres rouges      cèdres

bardeaux parfumeurs      coffres des fiançailles lambris des chaleurs

génévrier qui tient le plomb des alphabets

épinettes grises          noires          blanches          épinettes de  
clouées

épinettes breuvage d'été          piano droit          tambour fougueux

sapins blancs    sains rouges    concolores et gracieux sapins grandissimes    sapins de Babel  
coiffeurs des saisons    pilotis des villes fantasques

locomotives gercées    toit des mines

sapin    bougie des enfances

conifères d'abondance          espèces hérissées          crêtes

vertes des matinaux    scaphandriers du vent    conifères

dons quichottes sans monture sinon la

montagne    clairons droits foudroyant le ciel

conifères flammes pétrifiées    vertes brûlantes

gelées de feu          conifères

arêtes des poissons verticaux dévorés par l'oiseau

j'écris arbre

arbre pour l'arbre

bouleau          merisier jaune et ondé    bouleau flexible

acajou sucré    bouleau          merisier odorant

rouge    bouleau          rameau de couleuvre

feuille-engrenage vidé    bouleau cambrioleur à

feuilles de peuplier    passe les bras dans les cages

du temps          captant l'oiseau captant le vent

bouleau à l'écorce fendant l'eau des fleuves

bouleau fontinal          fontaine d'hiver          jet figé

bouleau des parquets          cheminée du soir          galbe

des tours et des bals

albatros dormeur

aubier entre chien et loup

aubier de l'aube aux fanaux

j'écris arbre

arbre pour le thorax et ses feuilles  
arbre pour la fougère d'un soldat mort sa mémoire  
de calcaire et l'oiseau qui s'en échappe avec un cri  
(...)

*Gravitations [Pour les âmes (1965) dans Le Réel absolu, éd. de l'Hexagone, 1971]*

le corps se divise pour le plaisir  
et la satisfaction

ainsi est cette âme

les objets se convoitent  
les uns les autres

ainsi le corps se tend  
il est l'arc de l'indienne  
sa plus tendre peau  
le tam-tam le plus sonore  
nous écoutons passer les ancêtres sous la terre  
leurs attelages  
et leurs convois de plumes  
(guerriers occis, ossements d'une faim sans maïs, la neige  
pousse, blanche comme un peuple, saisons arabesque  
invasion sans terre

artifices  
nous saluons la tristesse de deux mains  
aussi fort que porte le soleil  
il est noir il a soif  
sa délicatesse est explosive  
il réchauffe une planète aux caractères amers  
comme des bouches  
et délicats comme la fonte des neiges  
les visages s'allument  
leur cire brûlera toute la nuit

ainsi la ferveur



qui éclaires-tu de ce regard aux lèvres rouges ?

quel ancêtre se consume de passion mortelle  
par les yeux cernés de ton fantôme ?

de quelle peine cette larme est-elle l'objet ?  
dont s'émeut l'étang de l'aube

l'automne l'automne

*Groupe anonyme (IVe Dynastie)*  
[*Art égyptien*, Editions de l'Hexagone, 1974]

vois traverser le temps  
ce coule rongé par les vers

lui solide presque intact  
le poing gauche refermé sur la poitrine

sa droite tient prisonnière  
une main fragile  
qui pourrait être celle de la petite épouse  
si le bras de celle-ci  
(les doigt sous l'aisselle ayant pris racine)  
n'enlaçait l'homme qui la porte toute  
minuscule tendre fardeau  
aérienne aux chevilles dévorées

seul  
de ce bois désespéré  
de cette épave  
n'est point rongé le geste d'aimer

### III.

**ANNE HEBERT.** Anne Hébert est née en 1916 à Ste-Catherine-de-Fossambault, près de Québec. Fille d'un père poète et critique, cousine de Saint-Denys Garneau, elle grandit dans un milieu préoccupé de culture et de littérature. Son premier recueil, *Les Songes en équilibre*, paraît en 1942.

Dans les années cinquante, elle collabore aux émissions culturelles de Radio-Canada et travaille à l'Office national du film comme scénariste. A partir de 1954, elle fait de fréquents séjours en France où elle s'établit en 1967. En 1978, elle reçoit le prix David pour l'ensemble de son oeuvre et son roman *Les Fous de Bassan* obtient le prix Fémina en 1982.

Déjà les premiers livres inscrivent le réseau thématique essentiel d'une oeuvre qui, à la manière d'une chambre d'échos, se répercute dans un renouvellement continu. Le titre général de *Poèmes* réunit, en 1960, les deux recueils principaux d'Anne Hébert. A la mythologie du silence et de la solitude, à la fascination des lieux clos ou souterrains et au rituel de la mise à mort répond la nécessaire remontée vers la lumière qui termine *Le Tombeau des rois* et donne le ton aux poèmes subséquents. La poétique des éléments, les rêves joyeux et le large verset du *Mystère de la parole* succèdent au lyrisme retenu, au langage serré, rompu, des premiers textes.

Très proche de sa poésie, dont elle reprend parfois explicitement des titres ou des fragments, la prose romanesque d'Anne Hébert, comme par ailleurs sont écriture théâtrale, participe de la même urgence de parler, liée à la violence secrète des êtres, à la révolte contre les conformismes et au vertige des extrêmes. La nature, plus qu'un cadre pittoresque, devient une sorte de figure onirique qui scande, provoque ou amplifie les données de la passion. Une prose rythmée, syncopée, interrogative, entrecoupée de refrains, de citations, de paroles rapportées, donne à ces récits une tonalité particulière, une force incantatoire. Des *Chambres de bois* au *Premier Jardin*, cette oeuvre, si elle ne se départit jamais de son lyrisme, n'en couvre pas moins un vaste registre allant du récit mythique à l'intrigue policière, en passant par la satire religieuse. La technique privilégiée est celle du flash-back, permettant la superposition dans le temps d'une ou de plusieurs subjectivités. C'est souvent sous forme de monologue ou de journal que le narrateur présente le déroulement du drame : Elizabeth d'Aulnières, assistant à l'agonie de son deuxième mari dans *Kamouraskam* se remémore, grâce à la fragmentation du souvenir, un épisode de sa vie passée ; les habitants de Griffin Creek décrivent à tour de rôle leur version du crime, dans les *Fous de Bassan* ; Flora Fontanges, l'actrice vieillissante, revit les grandes et petites misères des femmes du début de la colonie jusqu'à sa propre enfance dans *Le Premier Jardin* ; et les religieuses des *Enfants du Sabbat* se livrent à des brèves confessions. Ce dernier récit révèle une facette insoupçonnée du talent de la romancière : brisant avec la tension psychologique et morale de ses autres textes, celle-ci tire d'une sombre histoire de sorcellerie une fable carnavalesque. Dans une forme éminemment personnelle et moderne, Anne Hébert redessine les frontières de l'intime et du collectif.

*Le tombeau des rois* [dans *Poèmes*, éd. du Seuil, 1960]

J'ai mon coeur au poing.

Comme un faucon aveugle.

Le taciturne oiseau pris à mes doigts

Lampe gonflée de vin et de sang,  
Je descends  
Vers les tombeaux des rois  
Etonnée  
A peine née.

Quel fil d'Ariane me mène  
Au long des dédales sourds ?  
L'écho des pas s'y mange à mesure.

(En quel songe  
Cette enfant fut-elle liée par la cheville  
Pareille à une esclave fascinée ?)

L'auteur du songe  
Presse le fil,  
Et viennent les pas nus

Un à un  
Comme les premières gouttes de pluie  
Au fond du puits.  
Déjà l'odeur bouge en des orages gonflés  
Suinte sous le pas des portes  
Aux chambres secrètes et rondes,  
Là où sont dressés les lits clos.

L'immobile désir des gisants me tire.  
Je regarde avec étonnement  
A même les noirs ossements  
Luire les pierres bleues incrustées.

Quelques tragédies patiemment travaillées,  
Sur la poitrine des rois, couchées,  
En guise de bijoux  
Me sont offertes  
Sans larmes ni regrets.

Sur une seule ligne rangés :

La fumée d'encens, le gâteau de riz séché  
Et ma chair qui tremble :  
Offrande rituelle et soumise.

Le masque d'or sur ma face absente  
Des fleurs violettes en guise de prunelles,  
L'ombre de l'amour me maquille à petits traits précis ;  
Et cet oiseau que j'ai  
Respire  
Et se plaint étrangement..

Un frisson long  
Semblable au vent qui perd, d'arbre en arbre,  
Agite sept grands pharaons d'ébène  
En leurs étuis solennels et parés.

Ce n'est que la profondeur de la mort qui persiste,  
Simulant le dernier tourment  
Cherchant son apaisement  
Et son éternité  
En un cliquetis léger de bracelets  
Cercles vains jeux d'ailleurs  
Autour de la chair sacrifiée.

Avides de la source fraternelle du mal en moi  
Ils me couchent et me boivent ;  
Sept fois, je connais l'étau des os  
Et la main sèche qui cherche le coeur pour le rompre.

Livide et repue de songe horrible  
Les membres dénoués  
Et mors hors de moi, assassinés,  
Quel reflet d'aube s'égare ici ?  
D'où vient donc que cet oiseau frémit  
Et tourne vers le matin  
Ses prunelles crevées ?

*Le printemps sur la ville [Mystère de la parole, dans Poèmes, éd. du Seuil, 1960]*

Le jour charrie des neiges déchues, salies, moisies, ruinées

Le gel s'ouvre les veines, et le coeur de la terre se dégage parmi les sources bousculées

L'hiver chavire et se déchire comme une mauvaise écaille, le monde est nu sous les lichens amers

Sous des masses de boue, vieille saison, vieux papiers, vieux mégots, vieux morts coulent au ruisseau

Le jour sans peine touche mille villes ouvertes, chaque rue une rivière, chaque lit une fontaine,

Le songe a perdu son enseigne, douce mousse, douce plaie verte lavée au fil de l'eau

La chimère est retirée violemment de la poitrine du fou, d'un seul coup avec son coeur sans racines

L'homme à la mer, le mot de passe dans une bouteille le poème sera roulé pendant l'éternité

L'étrange séjour du feu en d'obscurs lieux humides, vases sacrés, rythme du monde

Celui qui est sans naissance ne s'est pas retourné dans son sommeil, le courant le traîne par les cheveux, en une algue le changera

Le sacrifice sur les pierres marines fume son haleine forte. Le sang des morts

Se mêle au sel, jonche la mer comme des brassées de glaïeuls.

Voici que la saison des eaux se retire ; la ville se sèche comme un grève, lèche ses malheurs au goût d'iode

Le printemps brûle le long des façades grises, et les lèpres de pierre au soleil ont l'éclat splendide des dieux pelés et victorieux.

### **Gérald Godin**

*Cantouque menteur* (ds. *Les Cantouques*, Editions de l'Hexagone, 1967)

les Louis Reil du dimanche

les décapités de salon

les pendus de fin de semaine

les martyrs du café du coin

les révolutavernes

et les molsonnutionnaires

mes frères mes pareils  
hâbleurs de fond de cour un jour  
on en aura soupé  
de faire dans nos culottes  
debout sur les barricades  
ou tirera des tomates aux Anglais  
des oeufs pourris des Lénine  
avant d'avoir sur la gueule  
la décharge de plombs du sergent Trudeau  
du royal Vanndouze  
à l'angle des rues Peel et Saint-Cat  
c'est une chanson de tristesse et d'aveu  
fausse et menteuse comme une femme  
et pleureuse itou avec un fond de vérité  
je m.'en confesse à dieu tout-puissant  
mon pays mon Québec  
la chanson n'est pas vraie  
mais la colère si  
au nom du pays de la terre et des seins de Pélagie

*Coeur d'oiseau* (ds. *Sarzènes*, Editions de l'Hexagone, 1983)

Il y a  
des jacks épouvantables  
avec un coeur d'oiseau  
ils pleurent dans leur bière  
pour les fillettes sans nom  
des p'tites crisses  
des beautés rares  
des pétardss d'un soir  
pour des gars à vie  
des sanguinaires  
des déchaînées  
n'attendant que de grafigner  
des jacks épouvantables  
avec un coeur d'oiseau  
des gars de 200 livres  
qu'on ramasse au porte-poussière

passé minuit bien entendu  
tous les soirs où d'aventure  
un souvenir d'elle a le malheur  
de les frapper

### *Lapsi*

Mon doux Seigneur !  
il écrit les années en chiffres romains  
pour se faire remarques  
adolescence géraldine  
époustouflante praline  
aux connexions pétés  
elle dit pyrénées pour piranhas  
interlocutés pour interloqués  
grotesques pour grossesses  
chanceuse pour chanteuse  
cordes postales pour cordes vocales  
patate pour pascal  
elle fait des lapsi  
et lui de l'épilepsie  
mettez-vous bien une chose dans la tête  
les sans foi ni loi  
les semaines sans toi  
c'est autant de traites sur la liberté  
c'est autant de traîtres à la partie  
l'étonnant bruit d'un original  
secouant un cocotier avec son panache  
la main en cornet  
le cri du corniaud  
les pleurs du snoreau  
combien d'enfants a-t-il eu d'elles  
avant qu'on lui coupe les ailes  
et de grogner qu'il vit  
il ne portait plus à terre  
il est sorti grandi de la dernière session  
avec ses souliers à talons hauts  
fermez les portes